NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

114 N° 6 1992

En relisant «L'amour des lettres et le désir de Dieu»

Camille DUMONT (s.j.)

p. 889 - 895

https://www.nrt.be/en/articles/en-relisant-l-amour-des-lettres-et-le-desir-de-dieu-133

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

En relisant « L'amour des lettres et le désir de Dieu »

Lorsqu'en 1990 Dom Jean Leclercq donnait une réimpression de *L'amour des lettres et le désir de Dieu*, il regrettait de ne pouvoir, en raison de son grand âge, « récrire ce livre en tenant compte des résultats de trente-cinq ans de recherches nouvelles »[1]. Nous pensons que le texte devait être reproduit tel quel, en la première fraîcheur qu'il a toujours gardée. Dès sa parution, nous avions immédiatement perçu dans ce livre une résonance particulière. Autant qu'un travail bien fait dans sa mise en œuvre de documents d'histoire de la tradition monastique — et de plus savoureusement écrit, ce qui n'est pas si fréquent dans ce genre de publications —, il nous semblait qu'il y avait là une sorte de révélation nouvelle de la méthode théologique[2]. Nous voudrions brièvement signifier pourquoi, après avoir d'abord proposé une remarque d'ordre plus technique.

Faut-il défendre l'idée d'une « théologie monastique » ?

Le sous-titre du livre de Dom Leclercq, on le sait, évoque l'idée d'une littérature particulière, qui aurait été celle des écrivains monastiques. Saint Bernard en est, au Moyen Âge, le représentant le plus prestigieux. Dans cette littérature, on trouve des lettres, des poèmes, des écrits que l'on appellerait aujourd'hui de controverse théologique, des compositions d'histoire et d'hagiographie, de nombreux commentaires de l'Écriture, etc. Tout cela dans un cadre littéraire bien dessiné et reconnaissable. Il s'agit d'un art véritable, jaillissant d'une source continue depuis les premiers siècles, même avant l'origine des monastères. Beaucoup parmi les anciens Pères de la latinité étaient de réels écrivains de métier. Augustin n'était pas le seul à pratiquer, après l'avoir enseignée, l'éloquence du rhéteur. Tertullien, Cyprien, Ambroise maniaient la plume avec élégance. Et l'on sait comment, par eux, le goût de la belle langue demeure vivant, chez les carolingiens d'abord, ensuite chez les érudits de cette renaissance du XII[e] siècle, dont on a pu dire qu'elle avait été plus vi-

---

1. J. LECLERCQ, *L'amour des lettres et le désir de Dieu. Initiation aux auteurs monastiques du moyen âge*, Paris, Éd. du Cerf, 1957, [3]1990 ; cf. p. 5. Le P. M.-D. CHENU publiait, en 1957 aussi, son ouvrage sur *La théologie au XII[e] siècle*, Paris, Vrin. Ce n'était pas pure coïncidence : un retour aux sources devait faire redécouvrir « la vérité de la théologie monastique » *(ibid.)*.
2. Voir le compte rendu dans *NRT* 80 (1958) 103.

vante, quant à l'originalité de sa langue, que celle du XVI[e] siècle davantage tournée vers l'érudition et l'imitation des anciens.

Jusqu'ici, rien qui de soi pose problème. Ce qui a fait question, c'est de savoir si, de tous ces matériaux reconnaissables à leur marque d'origine, on pouvait en extraire quelques-uns qui fussent typiques d'une certaine manière de faire de la théologie. Bref, existe-t-il une « théologie monastique » ?

Le fait est que le terme de « théologie monastique » fut adopté dès les années soixante, un peu comme un enfant trouvé reçoit accueil dans une grande famille. Quelques traits assez caractéristiques de son visage suffisaient à le faire reconnaître. Et cependant Dom Leclercq, qui n'en revendique d'ailleurs pas la paternité, n'a cessé de revenir sur l'origine du vocable, non pour le défendre envers et contre tout, mais pour se demander s'il résistait à l'épreuve de la critique.

Son premier travail à ce sujet parut dans *Irénikon* en 1964, donc sept ans après *L'amour des lettres*[3]. Le dernier essai de mise au point est sorti tout récemment dans les *Mediaeval Studies* de 1991. Durant ces trente années, on n'aurait donc guère avancé. Nous restons toujours dans une problématique d'interrogation devant les différentes manières de « nommer les théologies du début du XII[e] siècle »[4].

Peut-être la question est-elle assez vaine ou mal posée. En ce qui nous concerne, nous nous en tiendrons à la première intuition de Dom Leclercq, celle qui d'ailleurs faisait apparaître l'ambiguïté insurmontable d'un vocable qui, réduit en *extension* à une catégorie d'individus (celle des moines, auxquels il convient du reste d'adjoindre ceux qui ne sont pas à proprement parler dans la vocation monastique, tels les victorins ou les prémontrés), ne se définissait pas moins en *compréhension* selon le sens le plus universel de ce qu'est la sainte théologie.

En effet, dans l'article précité de 1964, il apparaît, en définitive, qu'après avoir acquis droit de cité chez les savants, la « théologie monastique » éclate tout à coup et prend des proportions autrement enrichissantes. Elle n'est ni réservée aux monastères bénédictins ou cisterciens, ni encline à se proposer une autre *materia* que l'Écriture et les Pères. Elle ne se définit pas en extension géographique ni en compréhension systématique. Elle est un *mode*, « une manière de faire de la théologie, par conséquent de faire toute la théologie, quel

3. J. LECLERCQ, *Théologie traditionnelle et théologie monastique*, dans *Irénikon* 37 (1964) 50-74.

4. ID., ***Naming the Theologies of the early Twelfth Century*, dans *Mediaeval Studies* 53 (1991) 327-336.**

que soit le mystère ou le donné d'Église auquel s'attache la réflexion »[5].

On en arrivait donc, chose curieuse, à retrouver la théologie la plus authentique, celle de tous les temps qui, jusque-là, avait été déployée dans la tradition des Pères. À partir d'un effort apparemment très localisé (une « initiation aux auteurs monastiques »), s'ouvrait une perspective bien plus large, celle de la méthode proprement dite de la théologie en tant que telle[6]. On se demandera dès lors en quoi consiste cette manière ou cette méthode.

Mais faut-il à tout prix vouloir la caractériser ? En d'autres termes, convient-il de la distinguer de la grande théologie traditionnelle ? Déjà dès le début, Mgr Landgraf avait écrit à l'auteur une réflexion fort significative : la théologie monastique « est la théologie traditionnelle dont s'est détachée la *Frühscholastik* »[7]. C'est donc plutôt la « théologie nouvelle », celle qui se donnait une forme au début du XII[e] siècle *(Frühscholastik)*, qui devrait présenter ses titres de légitimité dans la mesure où, séparée *(losgelöst)* de la théologie de tous les temps, elle introduisait des méthodes que le sens catholique allait mettre à l'épreuve. Par conséquent, ne serions-nous pas conduits, en fin de compte, à la conclusion suivante : ce dont parle Jean Leclercq, c'est la manière de faire la théologie selon la grande tradition des Pères, manière que conservaient encore les moines (et autres religieux ou clercs) à la fin du XII[e] siècle, à un moment où d'une part les écoles-cathédrales, d'autre part les Universités, allaient préparer l'éclatement d'un processus unitaire de réflexion pour en faire une juxtaposition de fonctions séparées. Expliquons-nous en bref.

Avant la fin du XIII[e] siècle, l'éclatement n'est pas encore consommé, parce qu'il existe toujours des saints tels Thomas d'Aquin et Bonaventure qui, dans le programme de l'activité théologique, lient intrinsèquement trois exercices : la *lectio* (acte de mémoire de la Bible et des Pères), la *quaestio* (acte d'intellectualité critique) et la *praedicatio* (acte de contemplation et de témoignage subséquent en vue de la praxis chrétienne). Tant que ces trois données tiennent en-

5. ID., *Théologie traditionnelle...*, cité n. 3, p. 52.

6. C'est ce qu'avait déjà insinué un compte rendu du Prof. KLEINEDAM, dans *Theologische Revue* 54 (1958) 26, en soulignant le fait que la caractéristique attribuée à la théologie monastique est foncièrement « une exigence de la nature même de l'objet théologique, exigence qui réclame d'être satisfaite aussi bien en dehors des milieux monastiques » (cf. J. LECLERCQ, *Théologie traditionnelle...*, cité n. 3, p. 53, n. 7.).

7. Cf. *L'amour des lettres...*, cité n. 1, p. 179, n. 2.

semble, la théologie conserve sa vitalité. Or, précédant les grands scolastiques, et avec autant de prestige qu'eux en intelligence comme en sainteté, saint Bernard et d'autres (Guillaume de Saint-Thierry, pour n'en citer qu'un) pratiquaient encore la vraie théologie traditionnelle. C'est la théologie des Pères.

Une certaine routine, en effet, tend à restreindre la patristique aux sept premiers siècles de l'Église. Aujourd'hui l'on reconnaît que les « Pères » ne représentent rien d'autre que la tradition authentique de ceux qui, nourris dans le sein de l'Église, engendrent le mouvement de progrès de la foi. Étienne Gilson a parlé de la patristique du XII[e] siècle[8]. Dom Rousseau a écrit un article sur saint Bernard « le dernier des Pères »[9]. Et pourquoi, au demeurant, serait-il le dernier, alors que la vie de l'Église continue ? La théologie traditionnelle est celle d'hier et elle doit être celle d'aujourd'hui.

C'est ainsi qu'après l'un ou l'autre tâtonnement tout à fait compréhensible (à l'époque, on n'avait pas encore redéfini la théologie traditionnelle), Dom Leclercq finit par avouer : « peut-être la formule de Gilson (c'est-à-dire le prolongement de la théologie des Pères jusqu'au XII[e] siècle) est-elle celle qui s'appliquerait le mieux au mode de réflexion dont il s'agit ici »[10]. Et si donc le terme de théologie monastique mérite d'être conservé, c'est seulement pour mettre en relief l'idée que la théologie traditionnelle prend, dans les monastères, un certain coloris, qui la rend reconnaissable, avec d'ailleurs des nuances, plus descriptive de l'histoire du salut chez les moines noirs, plus en référence à l'expérience chez les cisterciens.

Ce serait donc ce coloris particulier qu'il nous faut maintenant essayer de faire apparaître. Ce n'est pas si simple car, reconnaît encore Dom Leclercq, il y a là « une réalité complexe trop riche pour que son contenu soit épuisé par un seul qualificatif »[11].

Une dynamique propre à la théologie

La véritable découverte de Dom Leclercq n'est pas l'idée, défendable ou non, de « théologie monastique ». Elle s'énonce dans le titre même de son livre, lequel à première vue pouvait intriguer ou même dérouter le lecteur.

Avait-on jamais entendu parler de l'*amour des lettres* dans les écrits de vie spirituelle, que l'on a plutôt tendance à réclamer des mi-

8. Cf. Préface à M.D. CHENU, *La théologie au XII[e] siècle*, cité n. 1, p. 9.
9. O. ROUSSEAU, « S. Bernard, le dernier des Pères », dans *Saint Bernard théologien*, *Analecta S. Ord. Cist.* IX 3-4 (1953) 300-308.
10. Cf. *Théologie traditionnelle...*, cité n. 3, p. 54 s.
11. *Ibid.*, p. 55.

lieux monastiques ? Et le *désir de Dieu* ne demeure-t-il pas sentiment dangereusement ambigu, s'il ne se traduit pas en énoncé spéculatif de foi ? Il y a 35 ans, ces choses ne paraissaient pas évidentes. Henri Bremond avait bien écrit autrefois une histoire « littéraire » du « sentiment » religieux. Mais justement, il ne s'agissait pas là de théologie en tant que telle. Bremond pratiquait encore — chose courante à son époque — le séparatisme entre le dogme fondé sur l'Écriture et la piété, ce qui n'était pas exempt de risques, ainsi que le montrait tous les jours la tentation du modernisme[12]. Or, précisément, l'intention de Dom Leclercq, qu'elle fût consciente ou non, était d'unir en un seul mouvement ce qui fait l'essentiel de toute grande théologie : la *littera*, qui est authentiquement un donné objectif, mais soumise à la dynamique de l'anagogie *spirituelle* dans l'expérience de communion de l'Église. C'est d'avoir fait de ce thème la trame du livre qui en a assuré le succès[13].

Amour des lettres... À première impression, les lettres sont d'abord les richesses des œuvres consignées par écrit. Et tout le monde sait gré aux moines de nous avoir transmis une partie des trésors de l'antiquité. Mais chez ces mêmes moines il y avait beaucoup plus. Ils savaient que les lettres sont le support du langage. Et parce qu'ils croyaient que Dieu a parlé et parle encore aux hommes, leur premier souci était le culte de la lettre. Sans doute pourra-t-on dire tout ce qu'on voudra de leur ignorance trop générale de l'hébreu et du grec, de l'absence de méthode historico-critique et même de leur naïveté à souscrire à bien des légendes transmises par les anciens. Sur ce plan, nous travaillons beaucoup mieux qu'eux. Mais est-ce toujours avec le même amour de la lettre ?

Autrement dit, découvrons-nous dans les textes bibliques, dans la littérature gréco-latine ou mondiale, les signes d'une beauté transcendante qui ne saurait venir que de Dieu, puisque toute vérité s'inscrit sur un horizon divin ? Ne nous trompons pas sur l'expression « amour des lettres ». La beauté qu'un saint Bernard aimait dans les écrits n'est jamais contemplée pour elle-même. Elle renvoie à une figure plus expressive encore et plus belle, celle de l'Unique Parole

12. On sait comment la crise religieuse de l'époque avait comme racine la difficulté de surmonter la rupture entre le fait objectif et le subjectivisme de la liberté. Tyrrell disait que la foi n'est pas position d'énoncé *(statement)* mais expérience.

13. À l'occasion de l'actuelle réédition, qui était devenue urgente, on peut rappeler que le livre a été publié dans les principales langues européennes et qu'une traduction en japonais est annoncée.

perçue au travers du texte et déjà goûtée dans l'anticipation eschatologique du Royaume.

Tel est le *désir de Dieu...* Et Dom Leclercq a plusieurs formules pour exprimer cette logique, qui va de la lettre à l'esprit selon la dynamique propre à la vie de grâce et à la théologie qui en émane : dans l'ordre de l'apprentissage scolaire, la *grammatica* est un tremplin pour faire le saut dans l'eschatologie (Introduction : grammaire et eschatologie) ; pour alimenter la louange divine, occupation primordiale de la vie des moines, tout vient à point de la connaissance des auteurs, aussi bien profanes que religieux, et c'est presque un jeu de mots de dire que la culture devient culte (ch. III : le culte et la culture) ; et en ce qui concerne l'unification intérieure de la vie spirituelle, littérature et expérience sont étroitement liées (Épilogue : littérature et vie mystique), sans aucun risque d'extrinsécisme d'une part, ni de piétisme diffus d'autre part et sans fondement dans une objectivité à toute épreuve.

En fait, l'Esprit habite toujours la lettre. Et quand un saint Bernard par exemple écrivait, utilisant presque inconsciemment les réminiscences littérales qui lui venaient des psaumes, des évangiles ou de saint Paul, il conduisait le lecteur, par l'enchaînement des mots, à la compréhension la plus haute du Mystère caché dans l'au-delà. Désir vrai, mais désir qui ne s'épuise pas dans une recherche sans fin : il est déjà en partie comblé, devenu jouissance *(frui)* parce que l'eschatologie se trouve anticipée dans ce qui, précisément, est lettre, c'est-à-dire sacrement de l'Esprit.

Ainsi résumons-nous, d'une vue trop rapide (mais il n'est que de lire le livre en son intégralité) la perspective traditionnelle de la théologie, laquelle se teintait aussi de couleurs monastiques à l'époque précise où Bernard allait commencer ses débats fameux avec Abélard et Gilbert de la Porrée. Nous notions, au début de ces pages, qu'au moment où, de Clervaux, nous arrivait le texte de Dom Leclercq, les retrouvailles avec la saine méthode théologique s'inauguraient de divers côtés (voir note 1 ci-dessus). Les dates sont, en effet, assez parlantes.

En 1959, le P. Henri de Lubac — qui avait déjà écrit *Histoire et Esprit* en 1950 — éditait le premier volume de sa monumentale *Exégèse médiévale*. Ce n'est évidemment pas un hasard si la dédicace de ce livre est faite au P. Jean Leclercq[14]. Une sorte de connivence devait

14. Cf. *Exégèse médiévale. Les quatre sens de l'Écriture*, vol. I, Paris, Aubier, 1959, p. 7 : « À Dom Jean Leclercq, O.S.B., dont la science et l'amitié me furent d'un égal secours ».

s'établir entre les deux auteurs qui, chacun de leur côté, défrichaient des terrains tout proches.

De même, c'est en 1961 que sortait de presse le premier volume de *Herrlichkeit* de Hans Urs von Balthasar[15]. Ce dernier bouleversait l'ordre des transcendantaux classiques et inscrivait la Beauté au frontispice de son œuvre. Car la lettre est aussi « figure » et, au plan de la Révélation, quelle beauté plus glorieuse s'est manifestée que celle de la figure défigurée du Christ mourant ? La gloire de la croix est comme le sceau inscrit sur la figure de ce mystère venu en notre chair et où « fut cloué le document de notre dette » (*Col 2*, 14).

Les auteurs de ces ouvrages peuvent être de formation et de spiritualité différentes. Ils n'en ont pas moins marché sur des routes parallèles. En ce qui le concerne, Dom Leclercq pouvait paraître, à ses débuts, comme un simple historien des doctrines. Mais, si son livre a une grande valeur et demeure un vrai classique, c'est pour avoir, à sa façon, démontré en quoi consistait la théologie traditionnelle, celle qui interprète l'Écriture afin d'entrer dans les chemins de la libération par la Croix de Jésus.

B-1040 Bruxelles C. DUMONT, S.J.
Boulevard Saint-Michel, 24

15. Rappelons qu'en 1957 aussi, la publication de *Parole et Mystère chez Origène* reprenait des articles antérieurs de vingt ans dans les *Recherches de Science Religieuse* 1936-1937. Il est frappant de constater que L. BOUYER, *Gnôsis. La connaissance de Dieu dans l'Écriture*, Paris, Éd. du Cerf, 1988, p. 170 ss, note aussi l'importance qu'eurent pour le renouvellement de l'interprétation scripturaire chez les catholiques les ouvrages que nous venons de citer, l'*Exégèse médiévale* et le *Mystérion d'Origène*.